



La princesse Marguerite de Bourbon, duchesse de Madrid.

UNE BIENVENUE

La *Semaine des Familles* ne met jamais le pied sur ce terrain brûlant qu'on appelle la politique ; mais il ne lui est pas défendu de saisir au passage les aperçus pittoresques qui se rencontrent un peu partout, même pendant les périodes sanglantes de cette chose détestable qui s'appelle la guerre civile.

Donc tout récemment l'héroïque armée carliste, puisqu'il faut la nommer par son nom, souhaitait publiquement la bienvenue, à Estella, à la femme de ce jeune héros qui conquiert à la pointe de l'épée son royaume tombé en dissolution.

La ville d'Estella, autour de laquelle les armées républicaine et carliste ont lutté le 25, le 26 et le 27 juin avec tant d'acharnement, possède, depuis un temps immémorial, quatre énormes géants. Lorsqu'un roi ou

un grand personnage pénétrait jadis dans ses murs, elle se hâtait d'en faire l'exhibition.

Ces géants de 15 à 20 pieds de haut sont construits en bois très-léger et en papier, la tête et les mains sont en carton. L'un d'eux représente un roi, un sceptre à la main, une couronne sur la tête, ses vêtements sont bleus ; le second représente la reine en robe blanche, un éventail à la main ; les deux autres sont des Africains, aussi noirs qu'on a pu les peindre : ils portent des couronnes de plumes ; leurs robes royales sont aussi magnifiques que celle des deux premiers. Chacun de ces géants est porté par un homme que recouvre en partie la robe du géant.

Devant eux marchent des huissiers vêtus de blanc. Ils sont accompagnés de joueurs de clarinette et de tambours qui se dirigent en dansant vers le lieu où doivent s'arrêter les augustes visiteurs.

L'entrée triomphale de don Carlos et de doña Mar-

nonçait le retour des promeneurs, je pris l'enveloppe dans mon bec et allai me poster au coin du perron.

La chose était trop remarquable en soi pour ne pas être remarquée, j'entendis Camille s'écrier :

— Regardez donc Bigarrette, avec ce papier dans le bec.

Elle se baissa, le prit et le tendit à son amie en lui disant :

— C'est à votre adresse.

La dame lut tout haut mon avis; on s'étonna, on courut à la bibliothèque, d'un coup de patte j'attirai mon manuscrit, et Camille le lut tout haut sans désembrer.

Puis ce furent des rires et des surprises sans fin.

En fin de compte, la dame promit de parler à un grand éditeur, et me voici presque certaine de passer à une postérité plus ou moins reculée.

Cela me flatte excessivement; malheureusement les paroles de M. le curé me reviennent en mémoire et font évanouir cette petite fumée de vanité. Est-il donc si désirable de vivre lorsqu'on ne peut se survivre, et qu'est-ce qu'un peu de gloire purement humaine bornée par le temps? Ah! que mes lecteurs futurs le sachent bien, Bigarrette donnerait son esprit, ses succès, sa vie, pour avoir une âme!

BIGARRETTE.

Pour copie conforme :

ZÉNAÏDE FLEURIOT.

— Fin. —

ÉPISODES DE CHASSE

DANS L'AFRIQUE MÉRIDIONALE

LE RHINOCÉROS « MAJOR. »

« Tu es un drôle de poisson pour que l'on fasse de toi un ami. »
(Le *qualer* au requin.)

La scène représente un campement en Afrique; un grand feu y est allumé, non pour se chauffer, — la chaleur n'est que trop grande dans ce pays, — mais pour tenir à distance tous visiteurs importuns, y compris les moustiques, et pour chasser, pendant que nous reposions, l'humidité de l'atmosphère, qui, sans cette précaution, occasionne des fièvres. — GLENNY, amateur passionné d'histoire naturelle et des chasses de l'Afrique méridionale, prend la parole à la demande générale :

Je ne doute nullement que l'homme ait le pouvoir d'appivoiser les animaux sauvages, si sauvages qu'ils soient, dans leur plus complète liberté, tels que Dieu les a créés. L'expérience m'a démontré que non-seulement l'homme peut les rechercher en toute sécurité jusque dans leurs repaires, en usant toutefois de prudence et en évitant de leur faire du mal, mais aussi qu'il est certaines circonstances où les animaux vien-

nent le trouver et ont recours à lui, comme s'ils étaient certains d'être plus efficacement secourus que par ceux de leur race. Je crois aussi que l'histoire naturelle de quelques animaux supérieurs est encore à faire, que quelques espèces sont imparfaitement connues, que plusieurs variétés n'ont pas été observées. L'homme, je le répète, peut apprivoiser les animaux les plus féroces : les animaux viennent volontairement le trouver et lui demander aide; enfin, il peut exister des variétés inconnues aux naturalistes de tout âge et de tout pays. Cette triple assertion sera confirmée, je l'espère par le récit suivant :

J'arrivai un soir aux « Lacs Noirs de Béchuan, » comme on les appelle; le soleil, descendant à l'horizon, teignait le ciel d'une rougeur sinistre. Il n'y a pas de crépuscule en Afrique, la nuit succède instantanément au jour. Il était temps de m'occuper d'un gîte, et je choisis, pour plusieurs motifs, un arbre planté sur le bord du lac Supérieur ou Oriental. Un hippopotame, jeune et gras, prenait ses innocents ébats à la surface de l'eau noire. Je savais qu'il ne me ferait aucun mal, et, pour ma part, je n'avais pas l'intention de lui en faire. Je craignais plutôt les sauriens, dont je connaissais les façons artificieuses et la manière de se glisser le long d'une berge pour se présenter tout à coup à un étranger. Aussi m'étais-je préparé à répondre aux prévenances de tout visiteur par une balle d'acier, car le plomb n'a aucune action sur leur carapace. Promenant autour de moi un regard vigilant, j'entendis un bruit d'eaux jaillissantes et je vis un énorme rhinocéros comme je n'en avais jamais rencontré ni aux Indes, ni à Ceylan, ni à Sumatra, ni à Bornéo, ni en Afrique. Il s'amusait à pousser son large groin contre les côtes de l'hippopotame ou plutôt contre le blindage de graisse qui les défendait. Le pauvre « Hippo » pivotait dans l'eau sur son axe et tournait comme une meule de rémouleur; il criait à chaque poussée, n'approuvant pas certainement cette familiarité que s'arrogeait le rhinocéros en vertu du droit du plus fort. Scandalisé enfin de ce traitement, l'hippopotame rejeta tout l'air de ses poumons et plongea sous l'eau, se dérochant ainsi au monstre, tout en le laissant maître de la situation. Le géant m'aperçut alors, et parut surpris. Il n'avait jamais vu pareille créature. Qu'était-ce? d'où venait-elle? Évidemment j'étais le premier homme qui s'offrait à ses regards, car dans le cas contraire il aurait fui ou se serait élancé sur moi pour me transpercer de la corne implantée sur son front. L'homme aime à détruire. La capture d'un si magnifique animal eût constitué une vraie bonne fortune pour le chasseur qui l'aurait vu avant moi; la rencontre d'une créature humaine aurait donc laissé au rhinocéros, soit l'impression d'une vraie crainte, soit celle d'une haine profonde; mais, je l'ai dit, il ne manifestait que la surprise.

Si complète était la solitude qui m'entourait, que plutôt que de ne rien dire, j'aurais adressé la parole à une pierre ; aussi, et par amour de la causerie, lorsque l'animal eut achevé sa fanfare, car il poussait des cris de triomphe, comme pour fêter l'univers, je lui tins ce langage : « Vous semblez avoir une excellente opinion de vous, mon vieux, mais il n'y a pas de quoi vous vanter. Vous êtes plus gros que votre adversaire, qui n'est que graisse, condition très-défavorable dans un combat ; de plus, autre désavantage pour lui, vous l'avez attaqué par surprise... Mais vous n'avez sans doute pas les mêmes règles que nous pour la lutte. »

Voilà ce que je croyais pouvoir dire en toute sécurité : car, ne me comprenant pas, le rhinocéros ne pouvait s'en offenser, bien que je connusse l'indomptable férocité des animaux de cette famille lorsque l'homme les approche de trop près, quoique d'habitude ils ne se dérangent pas pour l'attaquer. Ma nouvelle connaissance se tenait carrément plantée sur ses jambes, dans l'eau peu profonde, à moins de vingt mètres des bords du lac. Après le plongeon de l'hippopotame, il s'était graduellement avancé vers moi et m'examinait en ce moment avec curiosité ; sentiment que je n'avais jamais observé chez aucun individu de cette race de pachydermes. Ils se meuvent pesamment et ressemblent au cochon dans leurs allures, lorsqu'il se vautre dans la fange ; mais, si on les dérange tout à coup, ils deviennent, comme le sanglier, d'une férocité dangereuse. Semblables à Guzman, alors ils ne connaissent plus d'obstacles et ils assouvissent leur rage en transperçant l'importun, qu'ils écrasent ensuite ; puis, arrachant ses membres un à un, ils l'éventrent d'un coup de corne, déchirent ses entrailles et enfouissent dans le sol, sous leurs piétinements, les restes d'une masse informe de chair et d'os broyés.

Évidemment il ne s'agissait pas ici d'un rhinocéros ordinaire. J'avais appris d'un chasseur cafre que, bien avant dans l'intérieur du pays, se trouvait une autre race de ces animaux, très-supérieure à l'espèce généralement désigné sous le nom de rhinocéros. Ce fait, dont j'avais toujours douté, croyant que l'existence d'une race supérieure, si elle était réelle, devait être connue des naturalistes, m'était maintenant confirmé pour la première fois, et je ne pouvais plus le révoquer en doute. Le Cafre parlait de ces rhinocéros comme d'animaux farouches, ne frayant pas avec les rhinocéros de la petite espèce, dont ils étaient même les ennemis, et qu'ils tuaient, selon ce qu'il avait cru remarquer ; leurs habitudes retirées ne lui avaient pas laissé le loisir de pousser plus loin ses observations. Mon Cafre savait seulement qu'ils étaient beaucoup plus beaux que les « cochons de boue, » comme il appelait les rhinocéros ordinaires.

L'animal que j'avais sous les yeux répondait parfaitement à cette description, et il ne ressemblait pas plus à la race porcine des marais, se vautrant volup-

tueusement dans la fange, que le cheval de course pur sang ne ressemble au poney à poil rude des montagnes. En effet, entre le superbe pachyderme qui était devant moi et le rhinocéros lourd et stupide, tel qu'à de rares occasions on en montre en Europe, il n'existait pas plus de rapports qu'entre le rapide et intelligent méhari du désert et le chameau de bât. Peut-être n'attendrait-il pas qu'on vint l'irriter ou l'attaquer, et sa corne, — arme redoutable chez tous les rhinocéros grands et petits, — avait huit à neuf pouces de plus que celles que j'avais vues jusqu'alors.

Nous continuâmes à nous regarder réciproquement ; il n'avait pas encore pris de détermination, autant que je pouvais en juger. J'étais, pour ma part, tout décidé, s'il prétendait livrer bataille ; mais je ne voulais pas le provoquer. « Est-ce la paix ou la guerre ? » demandai-je afin de rompre le silence. Semblable à un lourd billard, il reposait pesamment sur ses grosses jambes, sans bouger de l'épaisseur d'un cheveu. Je voyais le blanc de ses yeux, ses larges dents, ses défenses assez fortes pour déraciner un arbre, sa corne blanche, prête à éventrer une centaine d'éléphants. La lune était assez brillante pour éclairer les affaires sérieuses ou les plaisirs de cette nuit. De temps en temps, mon regard changeait de direction, me défiant des sauriens et d'autres membres tout aussi peu agréables de la société africaine, plus à craindre que l'adversaire déclaré que j'avais devant moi, si toutefois le rhinocéros était un adversaire, ce que j'ignorais encore. Soudain j'entendis dans l'eau retentir un bruit sourd ; ma nouvelle connaissance venait de remuer une des solides colonnes que sans doute elle appelait ses jambes. Elle en mit une seconde en mouvement, puis s'arrêta en m'examinant de nouveau avec attention. Je ne comprenais pas cet examen, je ne m'expliquais pas son but. Le rhinocéros se disposait-il à jouer à la boule avec moi comme avec l'hippopotame ? « Ne vous en avisez pas, mon vieux, lui dis-je en riant, sinon je vous logerai dans la tête un bon lingot d'acier. Soyez poli, pour peu que votre santé vous soit chère »

J'avais à peine prononcé ces paroles, qu'il fit un bruit très-singulier et avança d'un pas dans ma direction. Cependant les sons que j'entendais ne m'indiquaient aucune férocité. Ils étaient rudes, mais décidément ils n'exprimaient pas de colère. Peut-être n'avait-il pas de mauvaises intentions à mon égard. Je résolus d'agir sans précipitation et de ne faire, s'il était possible, aucun mal à cette noble bête.

« La prudence constitue une bonne moitié de la valeur, » dit la sagesse des nations. Prudence et valeur sont deux qualités qui ne s'élèvent pas chez moi à un bien haut degré, je suis le premier à en convenir ; mais je me décidai à employer tout ce que je possédais de la première. Je m'approchai de l'arbre que j'avais choisi, et, pour prévenir l'ascension des serpents,

j'attachai autour du tronc une torsade de feuilles de frêne; puis j'allumai une torche, et, avant que le rhinocéros fût sorti de l'eau, je me trouvai perché sur la branche la plus basse. Cette branche aurait été à sept pieds environ au-dessus du rhinocéros, s'il prenait au rhinocéros fantaisie de se placer au-dessous; sans cela je ne m'y serais pas fié, car lorsque toute autre nourriture leur manque, ces animaux se dressent contre les arbres, et de leur corne arrachent toutes les branches à leur portée. Je pouvais maintenant causer avec lui et surveiller tous ses mouvements. Le voilà qui s'avance résolûment, mais toujours avec son pas lent et pesant; il lance des sons que j'interprète comme les notes dolentes d'un chien cherchant à s'approcher de son maître. Je ne veux pas dire qu'ils y ressemblaient, mais leur expression me confirmèrent tellement dans l'idée que j'avais de leurs significations, que pour rien au monde je n'aurais attaqué le premier.

LÉONTINE ROUSSEAU.

(Temple Bezang-Maria.)

— La suite prochainement. —

CHRONIQUE

Vacances des lycéens! vacances des magistrats! vacances des députés! vacances sur toute la ligne!

Il faut que ce mot *vacances* ait toutes les vertus d'une parole magique: car il a le don de se faire comprendre par les jeunes et les vieux, par les esprits frivoles et les esprits sévères, par les gens qui pensent rouge et les gens qui pensent blanc...

Soyez donc bénies, ô vacances! de tous ceux qui ont le bonheur de vous apprécier par eux-mêmes et de tous ceux qui en sont réduits à vous estimer sur la parole des autres!

Les vacances n'arrivent point sans leur inévitable cortège de distributions de prix: concours général, concours des lycées, tout cela aboutit depuis huit jours à un déluge de couronnes où le laurier à sauce, le papier vert et, dans les grandes circonstances, le papier doré, semblent se dresser d'eux-mêmes sur le front des heureux vainqueurs.

Il n'est si chétive pension qui ne se mette en frais, quand arrive la première quinzaine d'août, pour rendre à leurs familles les jeunes oailles confiées à sa tutelle, plus parées, plus enguirlandées qu'un lot de mérinos dans un concours régional.

J'ai même le regret de l'avouer: à Paris, dans beaucoup d'institutions particulières, le nombre des récompenses est trop souvent en raison inverse de la solidité des études qu'on y fait.

Que voulez-vous? le pauvre chef de pension sait

que certains parents ne lui pardonneront pas l'ignorance de leurs fils: M. Anatole ou M. Arthur n'eût-il pas fait un devoir ou pas appris une leçon dans le cours de l'année, il n'en doit pas moins, d'après les exigences de l'amour-propre paternel et maternel, prendre rang parmi les élus.

Votre fils est un âne, vous le savez bien, monsieur; vous ne l'ignorez pas, madame; n'importe! il faut que le cher enfant ait un prix, et que son nom soit inscrit au livre d'or du palmarès.

La conscience du chef d'institution murmure bien un peu, quand il se voit contraint de s'associer à cette complicité de l'ignorance et de la vanité. Mais il sait, le malheureux, qu'un élève sans couronne est un élève perdu pour lui, et il se résigne: il glisse peu à peu sur cette pente funeste, et il trafique des lauriers comme il trafique des haricots du réfectoire.

Je voyais, il y a quelque temps, dans un journal à images, une petite scène assez plaisamment esquissée. Un papa accompagné de son fils, élève de sixième, est dans le cabinet de M. Petdeloup, chef d'institution, *homme sévère*, et, pour le moment, *pas juste du tout*...

Le papa est furieux: pour un rien il arracherait les yeux à M. Petdeloup:

— Comment, monsieur, mon fils n'a eu qu'un prix, alors que vous en donnez deux au petit Pichu, qui est un cancre fiéffé!

— Monsieur, répond M. Petdeloup avec un flegme renversant, calmez-vous, je vous prie, et veuillez comprendre la différence: votre fils n'est qu'un simple externe, tandis que le petit Pichu est pensionnaire...

Je ne voudrais pas cependant envelopper toute la confrérie des chefs d'institution dans une commune critique, et je me hâte d'ajouter que, s'il ne manque pas de Petdeloups parmi eux, il n'y manque pas non plus d'instituteurs vraiment à l'abri de tout reproche en matière de distribution de prix; mais ceux-là ont besoin, je le déclare, d'une vertu à triple dose.

Les *forts en thème* et en version ne sont pas les seuls dont le cœur tressaille d'émotion quand revient cette époque de l'année.

C'est aussi le moment où le Conservatoire soumet aux épreuves publiques les jeunes artistes qui suivent ses cours: c'est le moment où les futurs Duprez et les futures Malibran, les Talma et les Rachel de l'avenir sont admis à faire montre de leurs talents.

Le concours de tragédie et de comédie a eu lieu à la fin de la semaine dernière.

Chaque fois que j'ai assisté à cette cérémonie ou que j'en ai lu le récit dans les journaux, je n'ai pu me défendre d'une certaine pitié pour ces jeunes gens et ces jeunes filles que leur mauvaise étoile pousse dans cette ingrate et périlleuse carrière du théâtre.

Ils sont là, chaque année, une douzaine de l'un et l'autre sexe, qui tous s'imaginent de la meilleure foi